

Olivier Flourney

## Entre narcissisme et œdipe : une image-écran ou un souvenir-écran

Paru dans la Nouvelle revue de psychanalyse. Numéro 13, 1976.

Également paru dans le livre dirigé par J.-B. Pontalis. Narcisses. Paris, Gallimard. 1976, 435-452.

**Pour citer ce document :**

Flourney, O. Entre narcissisme et œdipe : une image-écran ou un souvenir-écran  
In: *Nouvelle revue de psychanalyse*. N° 13, 1976. 281-292.

[http://www.flourney.ch/docs/Olivier\\_FLOURNOY\\_Articles\\_1976b.pdf](http://www.flourney.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1976b.pdf)



## Entre narcissisme et œdipe : Une image-écran ou un souvenir-écran

*Olivier Flourney*

Un homme en analyse depuis fort longtemps m'a raconté à maintes reprises un souvenir, souvenir-écran dont aucun détail ne se modifiait au cours des ans. Jeune garçon dans un collège, il avait été puni selon la coutume de l'endroit. Le maître l'avait pris sur ses genoux et lui avait administré une fessée avec une verge. L'enfant, ô scandale, avait alors uriné sur les jambes du maître. A chaque récit de l'événement, le patient adoptait strictement la même attitude d'identification avec le maître : la punition n'était pas bien terrible mais l'enfant était impardonnable de s'être laissé aller à une telle inconvenance. Dans le ton même du patient on percevait l'outrage et le mépris pour sa conduite.

Les interprétations variées, les tentatives de discussion ou d'élargissement associatif de ce souvenir-écran restaient lettre morte, et, dans l'actualisation de la relation transférentielle, je pouvais sans peine ressentir la réponse ou la non-réponse de mon patient à mes interventions, comme le mépris sévère ou la hautaine suffisance du maître devant celui qui voulait prendre parti pour l'enfant. Les multiples sens cachés de ce souvenir évocateur restaient du domaine de la fantaisie imaginatrice de l'analyste.

La mutation du souvenir-écran en simple souvenir est intervenue à un moment où l'ensemble de la relation psychanalytique était en train de changer, c'est-à-dire à la suite de l'intériorisation progressive du processus analytique et de l'affaiblissement des défenses par projection, ou par négation, de l'analyste, ou encore au moment où analyste et analysé réussirent, ensemble, à considérer l'analyse comme réalité partagée entre eux, donc réussirent en l'occurrence à s'y rencontrer par l'intermédiaire du souvenir en question. Le souvenir-écran est devenu souvenir comme un autre, inséré dans la chaîne temporelle, son évocation ne prenant plus valeur de fantasme actuel.

Cela s'est passé tout simplement. Le patient a raconté comme d'habitude son souvenir – même récit, même intonation. Puis, après un instant de réflexion, il a ajouté, méditatif, perplexe, « je lui ai pissé dessus », et a ri brièvement, de manière gauche et embarrassée. J'ai commenté aussitôt sans trop y penser : « vous étiez un petit malicieux », amusé par la scène.

Nous nous sommes donc rencontrés à propos de l'évocation du souvenir, et non plus de son actualisation fantasmatique, qui déclenchait la réaction prétentieuse du maître et ma contre-réaction transférentielle, quelle qu'elle ait été (étonnement, indifférence, ennui, etc.). C'est-à-dire que nous avons chacun pu à notre manière rire simultanément de la scène évoquée, sans que transfert et contre-transfert soient venus en altérer la teneur. Non pas qu'ils n'aient pas été là, mais plutôt du fait de leur acceptation réciproque dans ce moment fugace de réalité partagée.

Il est clair qu'auparavant, tout un travail analytique s'était effectué grâce, entre autres, aux occasionnelles interprétations de transfert dans un contexte œdipien, pour que la dissolution du souvenir-écran n'ait pas été fortuite; toutefois, ce travail était resté jusqu'alors inefficace pour ce qui était du souvenir lui-même, et c'est sans doute l'aspect « holding », ou le travail d'aménagement du champ analytique, qui a permis cette mutation, les interprétations du souvenir faites en commun n'ayant pu que lui succéder. Ce double travail sur les plans œdipien et narcissique avait finalement permis au patient de s'autoriser le recul nécessaire pour ce rire, rire qui n'était pas particulièrement compatissant.

Ce serait plutôt mon commentaire qui aurait rendu l'enfant sympathique, alors que le rire du patient avait permis à l'enfant de se placer là où il aurait dû être, dans le passé. Si ma remarque a eu valeur d'interprétation atténuant le poids du surmoi, elle n'a pu l'avoir qu'après que le patient soit lui-même sorti de sa fascination narcissique qui annulait le passage du temps, au point que, sans analyse, il aurait pu demeurer sa vie entière immuablement du côté de la prétentieuse et méprisante suffisance du maître.

Ce n'est donc pas l'aspect antisurmoïque de l'interprétation qui me paraît essentiel. Je crois que ma participation à l'objectivation de l'enfant l'était bien davantage : clivage entre mon patient et lui-même enfant – qu'il refusait dans sa position antérieure – et perte de soi-même enfant, qui lui permettra de s'y intéresser avec tendresse ou avec honte selon ce qu'il adviendra entre nous. Ma remarque a eu d'abord l'effet de confirmer ce clivage, et secondairement celui de donner au souvenir une coloration acceptable. En fait, ce clivage était là depuis toujours sur le plan synchronique, puisque le patient, en s'identifiant au maître, critiquait l'enfant. Pourtant, cette identification et l'affect qui l'accompagnait, l'empêchaient d'observer d'un point de vue diachronique l'enfant, lequel ne trouvait ainsi pas sa place dans son histoire, et restait non clivé de lui-même : c'était bien lui-même dans l'actualité qu'il méprisait.

\* \* \*

Deux questions se sont alors posées. Quel était le sens de ce souvenir justifiant sa ténacité, et qu'en est-il advenu ?

Une explication conforme au complexe d'Œdipe n'est pas particulièrement malaisée pour un analyste. On peut en effet déceler la soumission masochiste au père et l'angoisse de castration, et dans cette optique, ma place comme étant celle de l'un ou l'autre des parents dans la situation de transfert était facile à trouver. Pourtant, si tel avait été le cas, mes interprétations auraient dû être efficaces. Or il n'en avait rien été. Elles s'étaient toujours heurtées à la même et massive rigidité du maître. Il a donc fallu chercher ailleurs, et c'est au niveau de l'ambiguïté narcissique que l'explication la plus satisfaisante a été trouvée, après que cette ambiguïté ait été levée par le rire. Le fantasme masochiste passif de l'enfant, soumis au père, a été assez clairement exprimé pour qu'on puisse y retrouver le désir d'avoir avec lui un rapport sexuel, comme la mère, donc par le seul orifice possible, l'anus. En outre, ce fantasme impliquait non pas l'angoisse de la castration mais bien son acceptation, castration qui ne faisait pas du patient un castrat mais une fille, ou une femme.

D'autre part, en même temps que la réalisation, enfin sur le point d'advenir, de son désir de féminité, l'enfant en urinant avait éprouvé localement au niveau de sa verge – ou tout au moins l'a-t-on cru – l'excitation sexuelle fantastique et inoubliable, cette merveilleuse chaleur humide qui s'infiltrait partout, que l'homme attribue plus tard à la satisfaction orgasmique et pour laquelle l'homme aux rats aurait bien tué son père. Mon patient aurait éprouvé alors simultanément l'accomplissement possible de son désir d'être fille, et la certitude qu'il était un garçon.

C'est sans doute la conjonction de ces deux désirs parfaitement contradictoires – ou de ce désir et de cette certitude – dans la volupté de la miction sexualisée qui a empêché toute élaboration du souvenir. La composante œdipienne, le maître et son attitude, ne pouvait être meilleur garant du fantasme inconscient de complétude narcissique : « je suis fille et garçon ». Garçon et fille dans un moment d'excitation intense, voilà Narcisse qui se referme sur lui-même dans l'immobilité de sa contemplation, pareille à la non-vie.

Mais pourquoi pas un souvenir heureux évoquant quelque chose de nostalgique, car il en existe après tout ? A vrai dire, je n'en sais rien. Il semble que dans ce cas-là, la sévérité du maître avait acquis surtout la signification de protéger d'abord le plaisir urétral refoulé et de masquer secondairement l'angoisse de castration, puisque cette sévérité était dirigée sur l'inconvenance de l'enfant urinant, et de ce fait la montait en épingle. Le maître ne pouvait ainsi accomplir le

souhait de l'enfant fille, et les choses en restaient à leur réalité la plus concrète, un maître donnant une fessée à un enfant mal élevé, réalité cachant à la fois la composante narcissique et celle de l'Œdipe.

Même si nous n'avons jamais su ce qui avait provoqué l'incident, l'explication par le fantasme de complétude bisexuelle nous a paru suffisamment cohérente, quoique la simplicité que revêt toute explication satisfaisante surprenne toujours, lorsqu'on pense aux innombrables remaniements nécessaires à sa formulation.

Après le rire de mon patient et mon commentaire, le temps narcissique figé ayant été levé, l'évolution de l'analyse aurait dû s'orienter vers l'élaboration de l'angoisse de castration au cours du déclin du complexe d'Œdipe, comme pouvait déjà le laisser prévoir le désintérêt pour le souvenir. Pourtant, cet aspect de complétude narcissique, éprouvé au travers du souvenir ayant valeur de fantasme, ne pouvait s'estomper d'un seul coup. Si les composantes narcissiques et œdipiennes étaient intriquées et étaient devenues bien repérables au niveau du souvenir, il n'y a pas de raison de penser que seule la référence à l'Œdipe aurait dû subsister et suffire par la suite. Et ce qui a succédé à la réalisation de la composante narcissique s'est révélé être du même ordre. Le patient a vécu le même désintérêt pour sa vie actuelle que pour son souvenir-écran avec, je dirai, la connaissance en plus et tout ce qu'elle comporte de malédiction, connaissance du sens du souvenir qui avait comme corollaire sa perte. Si l'espoir de pouvoir vivre, une fois encore, ce plaisir inouï de la complétude psychologique liée à la volupté de la miction est perdu, alors la vie ne vaut plus la peine d'être vécue. Tout ce qu'on fait devient sans attrait, morne, inutile, et seule la mort peut vraiment nous délivrer de cet éternel regret. Et c'est bien ce que mon patient pensait. Les rêveries suicidaires, le sentiment de futilité, d'inanité, ont prévalu pendant un certain temps, à son grand désespoir, et bien souvent au mien aussi. Alors qu'il avait vécu, figé dans l'attente éventuelle d'un événement de nature suffisamment voluptueuse pour combler son excitation sexuelle de garçon, et son fantasme sexuel narcissique-phallique de garçon-fille, événement qui aurait pu justifier son existence, rappel insolite et fugace de son illusion passée, le voilà qui devait vivre en sachant que cet événement ne serait que frime et sans lendemain, et que son excitation resterait sans objet.

Sans doute la perte du bonheur narcissique est-elle la perte de la moitié de soi-même, et mon patient aurait pu théoriquement devenir mélancolique, s'il s'agit bien d'une perte dans son sens absolu. Ce qu'il perd, c'est sa partie féminine, sa sœur, symbolique de ce qu'il a perdu de sa bisexualité originelle au moment mythique de sa séparation de ses deux parents de sexes différents, simultanée à son accession à son seul sexe masculin. S'il n'a pas sombré dans la mélancolie, c'est, je suppose, que déjà l'aspect œdipien était à l'œuvre à l'époque du traumatisme en question, et qu'ainsi le patient a pu en même temps s'apercevoir que son souvenir était aussi la preuve qu'il n'était pas châtré, preuve enracinée dans la confirmation anatomique de la provenance de sa miction.

Autrement dit, il ne s'est pas agi d'une perte à proprement parler, mais du remplacement du fantasme actuel de complétude narcissique par un souvenir lointain. Le fantasme servait à préserver le souvenir de sa destruction, mais l'élu-cidation du fantasme montre que c'est la destruction du souvenir qui était elle-même fantasme.

Cependant, on frôle là des éventualités sombrement pessimistes si l'on pense à l'issue à laquelle Freud a songé, à savoir le déclin et la destruction du complexe d'Œdipe comme visée idéale de la cure, car cette destruction impliquerait aussi bien souvenirs que fantasmes. Dans l'optique de cette visée idéale, l'analyste, en aidant son patient à renoncer à sa fascination narcissique, l'aide aussi à renoncer à son angoisse œdipienne en déssexualisant la scène analytique et en se présentant lui-même, en fin de compte, comme objet « non-transférable », comme analyste non sexuel pour son patient. Mais la génitalité n'est alors qu'un vain mot, car la destruction du complexe d'Œdipe devient la destruction de la sexualité elle-même, tout aussi bien dans ce qu'elle a d'actuel que d'infantile. Car l'actuel, c'est la sexualité adulte imprégnée de toute son historicité depuis ses origines, avec ses fantasmes, ses caprices et son caractère de voluptés inattendues et surprenantes.

Si la réalité partagée dans la cure est une réalité déssexualisée, alors c'est la fin du plaisir, c'est sa mort. Et l'acharnement du narcissique à ne pas en vouloir tenir compte n'en est que plus légitime et compréhensible.

La destruction du complexe d'Œdipe ne peut être que désastreuse, même si l'on envisage ce par quoi elle peut être remplacée : neutralisation des pulsions avec surinvestissement des processus de pensée et intérêt intellectuel ; sublimation avec transformation des activités prégénitales en activités artistiques ou autres ; créativité enfin, originaire d'un moi présexuel, la dernière venue des issues à la dépendance infantile. Mais aucune de ces éventualités ne tient alors compte du fait que la génitalité séparée de sa composante prégénitale, donc œdipienne, ça n'existe pas. Si vraiment le complexe d'Œdipe décline et finit dans sa destruction, alors il n'y a plus de sexualité génitale, et neutralisation, sublimation ou créativité – ces fonctions et activités les plus achevées et les plus élevées de l'être humain – ont lieu dans un contexte instinctif animal primitif pour ce qui est du sexe : fonction et activité de reproduction en période de rut.

Où est l'issue, s'il y en a une ? Peut-elle être dans l'acceptation que le complexe d'Œdipe soit, avec l'angoisse de castration qui l'accompagne, un processus structurant qui n'a pas à être détruit, une sorte de noyau, une origine – celle de la vie psychique –, ou encore une source continue qui va alimenter l'intérêt pour la réalité partagée, pour les processus de sublimation ou de créativité ? Issue attrayante, car elle préserve à la sexualité, ou à la libido, son aspect indestructible et fondamental. Mais elle implique que l'aspect angoissant et dramatique du complexe de castration lié à l'Œdipe persiste jusqu'à la mort et que la mort elle-même puisse symboliser la castration finalement advenue. Vivre dans l'attente

angoissante d'une telle mort est intolérable... A moins que l'on puisse espérer mourir comme Narcisse.

Ainsi, envisager l'Œdipe comme une fonction structurante continue, et non pas comme un achèvement infantile destiné à être détruit à la maturité, serait une solution satisfaisante, mais seulement dans la mesure où la mort ne serait pas attendue comme le symbole de l'ultime et angoissante horreur.

Il faut donc se poser la question du devenir du narcissisme. Si l'Œdipe peut être envisagé comme le mythe de l'angoisse qui nous incite à avancer, pourquoi le mythe de Narcisse ne pourrait-il pas être celui de l'espoir qui nous inciterait à avancer? Dans cette optique, le mythe de Narcisse pourrait venir compléter heureusement celui d'Œdipe, en prenant la relève lorsque l'Œdipe serait vraiment sur le point d'être détruit par les années qui passent. Une solution bien connue de Freud avait été d'imaginer que, par le biais de la réussite et des succès dus à la sublimation, l'homme retrouverait gloire, richesse et amour des femmes. Mais c'était là ne tenir compte ni du M.L.F. ni, ce qui est plus grave encore, de la vieillesse. Quand l'Œdipe décline, l'homme n'a que faire de l'amour des femmes et la femme n'a que faire de la cour des hommes. Ce que l'individu peut souhaiter c'est que, parallèlement à ses activités non sexuelles réussies ou non, sa sexualité ait subsisté, tout au moins sous la forme de celle de Narcisse. Pouvoir éviter la solitude qui le guette et pouvoir, grâce à sa vie intérieure, trouver la chaleur d'une âme sœur, même fantasmatique, qui puisse lui permettre d'espérer mourir dans la paix et le calme de Narcisse au bord de son étang, tel est sûrement l'espoir ultime que chacun de nous cache au fond de soi.

Mon patient n'en est pas encore là. Pourtant, s'il réussit sans trop de peine dans l'accomplissement de ses activités professionnelles, avec un certain plaisir d'ordre créateur ou sublimatoire, il a récemment pris à cœur de s'occuper d'un fils – difficile comme bien des fils –, occupation qui est venue, me semble-t-il, compléter sa vie sexuelle par ailleurs assez mal emmanchée. Cette occupation pourrait être le chaînon intermédiaire qui lui permette de revenir à lui avec de meilleurs sentiments, de se réinvestir narcissiquement de manière acceptable pour l'avenir, tout en pouvant donner et recevoir selon ce que la vie lui réserve encore de relations « génitales ».

\* \* \*

Il paraît que Pausanias a donné une explication naturelle du mythe de Narcisse. Narcisse, en effet, ne se serait pas consumé d'amour devant sa propre image, mais bien devant celle de sa sœur jumelle qu'il aimait et qu'il aurait perdue. Supposition qui ne semble pas dépourvue de bon sens, car, s'il s'agissait de sa propre image, Narcisse n'aurait pas eu besoin de rester si longtemps dans une position devenue nécessairement inconfortable; en bon narcissique, il se serait



contenté de fermer les yeux et de s'endormir pour toujours. Comment supporter l'inconfort si ce n'est grâce à l'amour? Les jeunes gens le savent bien qui passent des nuits entières sur de durs bancs, sans même sentir la fraîcheur engourdisante des petits matins, et probablement les vieillards aussi, qui tolèrent le rétrécissement de leur entourage et de leur champ d'action sans en finir pour autant. C'est l'homme mûr qui ne supporte pas l'inconfort et méprise l'amour de Narcisse.

Pourtant, pour les biologistes tout au moins, l'explication naturelle de Pausanias n'en est pas une. On n'a pas encore trouvé la possibilité d'imaginer la conception de jumeaux univitellins de sexes différents. Resterait alors l'hypothèse d'une sœur jumelle uniplacentaire. Narcisse et sa sœur auraient eu, du fait d'un placenta unique, strictement le même apport maternel, et auraient ainsi pu se ressembler comme des frères et sœurs siamois. C'est toutefois faire peu de cas du père, et lui dénier toute originalité dans la formation de ses spermatozoïdes, ou alors admettre que par une coïncidence étonnante, les deux spermatozoïdes à l'origine de Narcisse et de sa sœur se seraient eux aussi ressemblés comme des frères. La génétique et les théories de la reproduction ne faisant vraiment pas l'affaire, s'il faut en croire Pausanias, il faut bien admettre alors que la sœur jumelle de Narcisse ne pouvait lui ressembler à s'y méprendre que sur le plan psychologique, par identifications projectives et introjectives réciproques, et grâce aux fantasmes bisexuels de Narcisse.

Mais pourquoi un sort en apparence si cruel a-t-il été réservé à Narcisse? Aurait-il été puni par où il a péché? Cela ne manque pas de vraisemblance puisque Némésis, qui a décidé de son sort, a toujours été réputée pour punir avec la dernière rigueur, mais équitablement.

La sœur jumelle de Narcisse doit probablement représenter Écho. « Écho, fille de l'air et de la terre », était une « nymphe de la suite de Junon, mais qui servit Jupiter dans ses amours en amusant la déesse par de longs discours lorsque le dieu était avec une de ses maîtresses. Junon, s'étant aperçue de son artifice, l'en punit en la condamnant à ne plus parler sans qu'on l'interrogeât et à ne répondre qu'en peu de mots aux questions qu'on lui ferait ».<sup>1</sup>

Selon d'autres sources elle aurait été condamnée à ne répondre que par le dernier mot qu'on lui aurait adressé, en écho. « Éprise du beau Narcisse, elle le suivit longtemps sans pourtant se laisser voir. Après avoir éprouvé les mépris de son amant, elle se retira dans le fond des bois et n'habita plus que les antres et les rochers. Consumée de douleur et de regrets, il ne lui resta que les os et la voix... »

Il n'est pas précisé pourquoi Narcisse méprisa Écho. Pourtant, deux traits de cette dernière attirent l'attention. Elle ne répond pas aux questions de son amant si ce n'est par la voix de Narcisse lui-même, en écho, et elle ne se laisse pas voir de lui. Préfiguration d'une image d'Épinal du parfait psychanalyste. Narcisse en

<sup>1</sup> Les passages entre guillemets sont extraits du *Dictionnaire de la fable*, Paris, éd. Le Normant, 1803.

aura-t-il éprouvé à la fois de l'excitation et de la frustration ? Sans doute, et cette discrétion d'Écho peut bien justifier son mépris, mépris projeté sur Écho à partir de son propre mépris pour s'être laissé embarquer dans de telles amours.

Un mot sur la généalogie du beau Narcisse. Sa mère, Liriope, était une nymphe, comme Écho. « Forcée par le dieu du Céphise qui l'enveloppa de ses eaux, elle conçut un enfant qu'elle nomma Narcisse et qui fut aimé de l'amour. » On peut facilement imaginer que Liriope, mère craintive, violée par le Céphise, devait avoir reporté son amour sur son fils, mais qu'elle ne pouvait répondre que par de courtes phrases ou en écho à ses questions indiscretes concernant ses origines et qu'enfin, rendue pudique par son aventure, elle ne se laissait pas voir de Narcisse.

« Agitée des craintes d'une mère, elle consulta Tirésias pour savoir si son fils parviendrait à la vieillesse. Le devin répondit qu'il deviendrait vieux, pourvu qu'il ne se connût jamais, réponse qui parut longtemps ridicule et vaine, mais que la mort étrange de Narcisse finit par confirmer ».

Tirésias – voilà une vieille connaissance – répondit aussi de la manière suivante : il prédit aux parents de Narcisse qu'il vivrait tant qu'il ne se verrait pas. Tirésias, notre sage devin fils d'Évère et de Chariclo, et qui s'adonna à la science des augures, ne pouvait pas se voir lui non plus ; et probablement faut-il le comprendre au sens figuré comme au sens propre.

« Il était aveugle et l'on en disait plusieurs causes. Les uns disaient que les dieux, ne trouvant pas bon qu'il révélât aux mortels ce qu'ils souhaitaient qu'ils ne sussent pas, l'avaient aveuglé. Phérecide n'attribuait la chose qu'à la colère de Minerve ; cette déesse, ayant été vue par Tirésias pendant qu'elle se baignait dans la fontaine d'Hippocrène avec Chariclo sa favorite, et mère de Tirésias, le frappa d'aveuglement ».

Tirésias a surpris sa mère nue et s'adonnant à des jeux homosexuels avec une déesse. Il en a perdu la vue. Tirésias, enfin, mourut au pied de la montagne de Tilphuse : il y avait là une fontaine dont l'eau fut mortelle pour lui. Il subit ainsi le même sort que Narcisse.

Rappelons en outre que Narcisse, comme Éros, est le fils d'un dieu et d'une nymphe, alors que Tirésias est le fils d'un homme et d'une nymphe. Narcisse serait un génie, ou un démon. Les génies, dit Platon, sont comme les enfants illégitimes des dieux, issus de leur union avec des nymphes ou des femmes mortelles. Comme Éros, génie dont Platon dit qu'il n'est pas beau ni bon, mais qu'il recherche le beau et le bon, Narcisse n'est-il pas lui-même ; il se cherche ou cherche sa sœur, raison pour laquelle il ne s'endort pas mais se mire jusqu'à la mort, croyant s'être trouvé ou l'avoir trouvée.

Quelques coïncidences sont significatives. Liriope et Écho sont de même souche, elles sont nymphes toutes deux, Écho est fille de la nature, de l'Air et de la Terre, Liriope est femme du Céphise, à la fois Fleuve et dieu.

Narcisse, fils d'une nymphe et d'un dieu, retrouve en Écho une nymphe de même extraction divine et naturelle que sa mère, et qui, de plus, ne se laisse pas voir ni ne répond. A travers elle, c'est sans doute sa mère qu'il méprise. Le châtement de Némésis n'en est que plus équitable.

Quant à Tirésias, l'oracle maléfique, il est lui aussi fils de nymphe, mais son père n'est pas divin. Il se pourrait bien qu'il en ait ressenti de la jalousie, et comment s'en mieux venger qu'en prédisant à Narcisse son châtement? Lui qui est aveugle d'avoir surpris les amours de sa mère, il annonce à Narcisse qu'il mourra de la vision de sa sœur, laquelle crée un lien tragique avec sa mère, par l'intermédiaire d'Écho.

Narcisse, dans sa fatuité et sa ténébreuse beauté, mourra d'avoir voulu se connaître en entier, à travers sa sœur qui le lie à ses parents. Se connaître en entier, c'est connaître sa bisexualité originelle.

C'est un drame à trois. Tirésias, jaloux, vengeur, porteur de la destinée dramatique mais porte-parole de la déesse Némésis. Liriope, craintive, violée, séduisante mais discrète. Narcisse, suffisant et frustré, exigeant de tout voir et de tout savoir. Mais ce n'est pas un drame œdipien.

Narcisse n'a pas couché avec sa mère, il l'a dédaignée comme Écho. Narcisse n'a pas tué son père, il s'est cru puissant, irrésistible et méprisant comme lui. Narcisse ne se crève pas les yeux, il meurt de son regard. Rien de réel ne s'est passé comme pour Œdipe; tout se passe dans son imagination. Narcisse meurt d'avoir cru sans rien faire, alors qu'Œdipe est aveuglé pour avoir tout fait sans y croire.

Le drame et la destinée de Narcisse sont plutôt ceux de l'enfance et de la vieillesse. Avant de prendre conscience des dangers de son amour incestueux, il s'aime, il aime sa sœur qui lui rappelle sa mère, il est vaniteux sans arrière-pensée car il ignore son père. C'est l'enfant qui ne sait pas qu'il n'est qu'un enfant, et c'est l'enfant le plus beau, le plus aimé, l'enfant qui ne doute pas de lui.

Arrive l'angoisse œdipienne et c'est l'éclipse de Narcisse, à moins que le narcissisme infantile ne subsiste, état au lieu de nostalgie, mais état dans lequel beauté, amour et fierté deviennent prétention et fatuité.

La vie œdipienne, c'est la vie entre cette enfance et la vieillesse. Une fois son déclin prononcé, c'est le narcissisme qui reprend le dessus; l'éclipse est passée – du moins devrait-on le souhaiter – et, plutôt que de perdre amour et sexualité, le vieillard pourrait espérer retrouver le bonheur tranquille de son amour pour soi et la fin dans la contemplation intérieure à l'instar de Narcisse. Bien sûr, il faudrait pour cela que l'adulte l'y aide, comme il a aidé l'enfant. Et Tirésias, l'adulte, n'en fait rien, Tirésias cet empêcheur de danser en rond, qui a déjà empoisonné Laïus et Jocaste, les privant de leur vie sexuelle par sa prédiction concernant leur enfant éventuel. En effet, après qu'ils l'eurent consulté, Laïus et Jocaste cessèrent de faire l'amour, de peur que l'oracle ne se réalisât, sauf une nuit d'orgie... Et sa

prédiction, de surcroît, comporte pour Œdipe le même aveuglement dont il était atteint. Tirésias, c'est le représentant de la race humaine adulte qui « s'en croit ». C'est celui qui prétend dominer et l'enfance et l'âge mûr et la vieillesse, et Narcisse et Œdipe. Tirésias a le pouvoir d'un chef d'État, hypocrite et démagogue. Sous l'apparence de la sagesse, au-delà des passions sexuelles – qui se souvient qu'il avait été épier sa mère et Minerve dans leur bain ? –, il dicte leur conduite aux rois et aux fils des dieux et en profite pour assouvir sa vindicte personnelle. Politicien rusé que tout le monde écoute avec crainte, il est l'exemple même de celui qui a refoulé, ou nié, sa sexualité objectale et qui l'a prétendument sublimée, et de celui qui, aigri, ne s'aime pas mais se croit omnipotent et omniscient, puisqu'il aura passé le temps de sept vies, dit-on, à régenter le monde et à lui asséner ses funestes prédictions.

Mais calmons-nous, après tout il nous montre ce qui lui manque, la passion d'Œdipe qui le pousse à avancer jusqu'à la mort, et l'amour de Narcisse qui rend la mort synonyme d'un espoir et d'un bonheur sans fin.

Le narcissisme entoure l'Œdipe, c'est l'espace dans lequel Œdipe peut vivre, c'est son temps, c'est son berceau, c'est son tombeau. La crainte et la fragilité du couple de Jocaste et de Laïus – qui rappelle les craintes de Liriope – font qu'ils consultent l'adulte Tirésias. Ce personnage plein de lui-même, représentant de ceux qui savent, prédit la blessure narcissique de leur fils sans le savoir. Œdipe aura les pieds troués, malgré eux ou à cause de leur faiblesse, par un serviteur anonyme. Ce sera sa première insertion dans le monde objectal, loin de la tendresse de ses parents. Puis tout son drame en succédera faute d'en être mort, et finalement Œdipe reviendra à son narcissisme, il recommandera ses filles Antigone et Ismène, derniers chaînons de sa vie objectale mouvementée, à Thésée et les fera s'éloigner. Puis, dit-on, « la terre tremble et s'entrouvre doucement, pour recevoir Œdipe sans violence et sans douleur, en présence de Thésée qui seul a le secret du genre de sa mort et du lieu de son tombeau ».

Voilà pour Œdipe. Quant au Narcisse de la légende, il aurait échappé à l'âge adulte. Éternel enfant, il vit et meurt en enfant dans la contemplation de soi-même, n'ayant pas pu ou pas voulu assumer sa blessure narcissique ; il reste en deçà, et en deçà de l'accès à la vie œdipienne. Sa vie s'écoule jusqu'à sa fin sans même qu'il s'en rende compte. Mais sa mort, ridicule et vaine pour un enfant, est hautement souhaitable et délicieuse pour un vieillard.

Le maître d'école auquel mon patient s'identifiait dans le vécu fantasmatique de son souvenir-écran et le devin Tirésias peuvent tous deux être considérés comme l'incarnation d'un certain type de narcissisme adulte, chacun ayant à sa façon refusé de mettre son narcissisme infantile au service de sa sexualité objectale œdipienne. Ils ne s'en servent que pour renforcer les tendances dominatrices de leur moi, et n'en dissimulent ainsi que mieux l'usage pervers qu'ils en font. Vertueux et sages en apparence, ils conservent intactes leurs rêveries narcissiques

infantiles, aux dépens de leur maturité et de celle des autres. Leur narcissisme s'est mué en égoïsme, leur égoïsme en solitude vengeresse.

C'est quand il a l'âge de Tirésias, ou du maître, que le psychanalyste écoute ses patients. Il faut donc qu'il se garde de s'en croire et de construire l'avenir de ses patients comme l'a fait Tirésias, sur base de prédictions prétentieuses et rancunières.

Commençant avec la discrétion d'Écho, l'analyste tentera de créer l'espace narcissique permettant à son patient d'en accepter la blessure, condition pour pouvoir s'enfoncer dans les méandres et les tourments de la relation transférentielle œdipienne avec lui. Lorsqu'ils en auront fait le tour, et découvert accessoirement, ou en prime, les issues de la sublimation et de la créativité, ils pourront songer à s'en désintéresser. L'analysé se retrouvera alors dans ce même espace dont l'analyste, avec la discrétion d'Écho, lui laissera le soin de sortir sans le perdre, pour poursuivre sa route à son gré.

La morale de cette histoire est que l'analyste ne devrait détruire ni le complexe d'Œdipe ni le mythe de Narcisse, mais permettre au premier de s'insérer dans la trame du second.